

Naissance et développement d'un champ littéraire en langue minorée : le cas de la Corse

Résumé :

Entre la fin du XIX^e siècle et la seconde guerre mondiale, s'effectue la démarche d'élaboration¹ de la langue corse. Celle-ci se fait à travers la constitution d'un champ² littéraire en langue vernaculaire, sur lequel naissent régulièrement de nouveaux genres (poésie savante, drame, roman, littérature politique...). Cette littérature apparaît clairement comme un instrument destiné à défendre la langue et l'identité corses. Le passage à l'écrit est ici accompagné d'une volonté — explicitement formulée — d'« instituer » la langue. À travers la présente étude, il s'agira de montrer — grâce notamment au concept de « champ » —, que l'espace littéraire en langue corse a été conçu et utilisé comme un moyen de combattre la situation diglossique.

Abstract:

Between the late nineteenth century and the Second World War, starts the process development³ of the corsican language. This is done through the establishment of a literary field⁴ in vernacular language, which will arise from regular new genres (poetry scholarly, drama, novel, political literature...). This literature appears clearly as a tool to defend corsican language and identity. The transition to writing here is accompanied by a will — clearly formulated — to “establish” the language. Through this study, it will show — thanks to the concept of “field” — that the literary space in corsican language has been designed and used as a means to fight the diglossic situation.

¹ Dans la théorie de Heinz Kloss, l'« élaboration » de la langue écrite se fait par paliers : poésie, drame, etc. Puis intervient la prose « non-narrative » qui consacre l'épanouissement de la variété linguistique considérée.

² Le mot « champ » est ici à prendre au sens que lui donne Pierre Bourdieu.

³ In the theory of Heinz Kloss, the “development” of written language is done through different stages: poetry, drama, etc. Then the “non-narrative” prose comes along and establishes the development of the considered linguistic variety.

⁴ The word “field” should be taken in the meaning given by Pierre Bourdieu.

Dès les décennies qui suivirent la conquête française de la Corse (1769), les autorités publiques entreprirent de faire passer l'île dans l'espace francophone. Sur les plans linguistique, culturel et politique, le XIX^e siècle a constitué en Corse une période de transition et d'hésitation, entre d'une part les langues italienne et française, d'autre part modernité et romantisme. Par delà l'instabilité politique de l'époque, une volonté constante sera manifestée par tous les régimes successifs : franciser la Corse et les Corses, tant dans le domaine linguistique que dans celui des mœurs. La littérature sera à la fois marquée par cette volonté et par les résistances auxquelles cet effort se heurtera.

La situation corse au XIX^e siècle

L'introduction de la langue et de la littérature françaises

Le XIX^e siècle verra le passage progressif d'une diglossie italien-corse à une diglossie français-corse. Jusque là, le corse était considéré comme une variété populaire de l'italien, ce dernier étant seul utilisé dans la sphère officielle ou dans la littérature écrite. Tout au long du XIX^e siècle, on trouvera sur le plan littéraire des auteurs corses de langue italienne et d'autres de langue française. Aux écrivains corses, il convient d'ajouter les continentaux qui vivaient et publiaient sur place, mais aussi et surtout les auteurs romantiques français qui écrivaient au sujet de la Corse : ces derniers contribuèrent puissamment à façonner l'image de l'île et de son peuple, à l'extérieur bien sûr, mais en Corse même. En effet, leurs œuvres, largement diffusées — *Colomba* en est l'archétype — ne pouvaient manquer de changer les représentations que la société corse se faisait d'elle-même.

Une certaine rémanence de l'italianité

Pendant que s'organisait une francisation résolue sur les plans linguistique et littéraire, certains auteurs et acteurs culturels italianisants s'engageaient dans une démarche relevant « de la praxis bien davantage que de la poétique » (p. 185), selon l'heureuse formule de Marie Marchetti (2006), en ce sens qu'ils tentaient consciemment d'impulser un mouvement de résistance à la percée linguistique et littéraire française. Salvatore Viale sera le plus éminent représentant de ce courant, aidé dans son action par le Dalmate Niccolò Tommaseo qui eut l'occasion de séjourner en Corse.

Dans l'esprit de ces intellectuels, il s'agissait d'affirmer l'appartenance de l'île à l'espace culturel italien et de refuser la francisation. Pour autant, ces auteurs n'envisageaient aucunement de revendiquer pour le corse la dignité d'une langue écrite. Ils militaient clairement pour le maintien d'une diglossie stable, au sens donné par Ferguson en 1959 : deux variétés d'une même langue sont utilisées dans des situations différentes. En revanche, l'action de l'administration française tendait à instaurer une diglossie telle que l'a définie Fishman dans les années 1970 : deux langues différentes cohabitent. Dans les deux schémas, le corse revêtait le statut de langue dominée, reléguée dans le cadre des usages privés et oraux. À la charnière des deux siècles, se dessina une troisième voie avec la naissance du *Primu Riacquistu*⁵ (Première Réappropriation), romantisme national en langue corse qui permettra l'affirmation d'une langue d'imprimerie, ainsi que l'apparition d'une littérature écrite (poésie lyrique, roman, théâtre...).

La naissance d'une littérature écrite de langue corse

Avec sa décision fondatrice de séparer la langue corse de l'italien — et de bannir ce dernier de son journal⁶ — Santu Casanova signe l'acte de naissance du corse comme langue littéraire. À l'époque et depuis quelques décennies, le passage précédemment évoqué d'une diglossie italien-corse à une diglossie français-corse s'accompagnait d'une modification du paysage littéraire insulaire. Alors que, depuis des siècles, les auteurs corses participaient à l'univers des lettres italiennes (ex. : les chroniqueurs figurant dans les anthologies de la péninsule, puis les almanachs corses du XIX^e siècle édités en italien), des écrivains et poètes insulaires francophones s'introduisaient désormais dans l'espace littéraire français et parfois même dans ses cénacles parisiens.

Avec l'affirmation du corse comme langue d'imprimerie, un nouveau champ littéraire — spécifiquement corse — est créé. Santu Casanova et bien d'autres auteurs décident d'écrire dorénavant dans leur langue. Refusant de demeurer confinés à la périphérie des champs italien ou français, ils créent un champ littéraire propre à la Corse. On observera que ce nouveau champ littéraire n'a pas été créé de toutes pièces, mais

⁵ Nous avons proposé de nommer ainsi, par référence au *Riacquistu* des années 1970, le mouvement culturel et politique s'étant développé de 1896 à 1945. Ces dates sont celles de deux événements marquant symboliquement le début et le terme de la démarche : la fondation de *A Tramuntana*, premier journal en langue corse, d'une part, la fin de la seconde guerre mondiale de l'autre.

⁶ Il le fera formellement en 1901, en demandant explicitement à ses collaborateurs, dans les colonnes de son journal, de ne plus lui adresser de textes en italien. (*A Tramuntana* du 7 février 1901).

est en fait issu d'un champ corse de littérature orale, lequel pourrait également se voir appliquer la théorie de Bourdieu. En effet, on trouvait déjà dans le milieu des poètes populaires improvisateurs l'expression de rapports de force dont l'enjeu était l'acquisition ou la conservation de positions dominantes. Le passage à l'écrit se fera progressivement, avec au début le recueil par certains auteurs de chansons populaires transmises jusqu'alors par la tradition orale, puis l'adaptation à l'écrit des genres de la littérature traditionnelle — comme les serenati (sérénades) ou les voceri (chants funèbres) —, enfin la création des autres genres littéraires en langue corse.

Toutefois, au sein de ce nouveau champ de littérature écrite, d'après les luttes ne vont pas tarder à être livrées. D'autant qu'approximativement à la même époque le champ politique corse va subir une véritable refondation : dorénavant, les combats menés sur ce champ concerneront prioritairement l'avenir de l'île. Nous venons d'utiliser le terme de « champ », selon la théorie de Pierre Bourdieu. Voyons en quoi cette théorie est susceptible d'aider à la description et à la compréhension de cette période du *Primu Riacquistu*. On pourra lui faire le reproche de donner parfois une idée un peu mécanique de réalités sociologiques toujours plus complexes et dynamiques. Elle nous paraît cependant utile pour rendre raison des phénomènes observés.

L'application de la théorie des champs à l'espace social corse de l'époque

Pierre Bourdieu décrit les univers sociaux en termes de « champs », à travers une métaphore empruntée aux sciences « dures » : celle d'un électron soumis à un champ de forces électromagnétiques. Tel l'électron, l'agent est soumis au champ tout en exerçant lui-même une force qui participe à ce dernier et contribue à le modifier. Dans ses textes, l'auteur montre le fonctionnement interne de chaque champ (politique, économique, littéraire, etc.) ainsi que les relations entre ces différents champs. Ainsi, dans *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Pierre Bourdieu observe par exemple une « imbrication profonde du champ littéraire et du champ politique » (1998, p. 92) dans la France du XIX^e siècle. Toutefois, la structuration de l'espace social dépend des pays et des époques. Il nous faut donc nous interroger ici sur les spécificités de la Corse du début du XX^e siècle sous l'éclairage de la théorie des champs, afin d'appréhender pleinement les conditions et les implications de la création d'un champ de littérature écrite en langue corse.

Pierre Bourdieu a fondé sa théorie à partir de la situation qu'il connaissait le mieux : celle de la France. Dans ce cas, l'auteur explique qu'« il fallait et il suffisait de prendre en compte les différentes espèces de capital dont la distribution détermine la structure de l'espace social », ajoutant que « le capital économique et le capital culturel détiennent, en ce cas, un poids très important⁷ ». Toutefois, ayant à traiter le cas de la RDA, il s'interrogeait sur le point de savoir « si (...) on retrouve tous les principes de différenciation (et ceux-là seulement) qui ont été rencontrés dans le cas français, et dotés du même poids relatif » et formulait l'hypothèse

qu'il existe un autre principe de différenciation, une autre espèce de capital, dont la distribution inégale est au principe des différences constatées, notamment dans les consommations et les styles de vie (...) ce que l'on peut appeler capital politique et qui assure à ses détenteurs une forme d'appropriation privée de biens et de services publics (résidences, voitures, hôpitaux, écoles, etc.) (p. 33).

Pierre Bourdieu observait que le même phénomène existait dans les états où « comme c'est le cas dans les pays scandinaves, une "élite" social-démocrate est au pouvoir depuis plusieurs générations », soulignant que dans ces pays « le capital social de type politique qui s'acquiert dans les appareils des syndicats et des partis se transmet à travers le réseau des relations familiales, conduisant à la constitution de véritables dynasties politiques » (p. 33). Il n'est pas nécessaire de faire preuve de beaucoup d'imagination pour envisager d'appliquer au fonctionnement de la société corse — d'hier, et, dans une large mesure, d'aujourd'hui — le schéma ici décrit par Bourdieu : un « capital social de type politique » assurant « l'appropriation privée de biens et de services publics », se transmettant « à travers le réseau des relations familiales ». . . N'est-ce pas la description exacte du système « claniste » corse ?

Si Bourdieu évoque un « capital politique spécifique de type soviétique » (p. 34) ou de type scandinave, il est sans doute possible d'imaginer un « capital politique spécifique de type corse », lequel assurerait — concurremment avec le capital économique et le capital culturel (notamment scolaire et universitaire) — l'accès à un niveau de vie et à un style de vie supérieurs

⁷ « La variante "soviétique" et le capital politique » (Conférence prononcée à Berlin-Est le 25 octobre 1989), dans *Raisons pratiques*, Éditions du Seuil, 1996, p. 32. Pierre Bourdieu poursuit ainsi, s'agissant du cas de la France : « l'espace social s'organise selon trois dimensions fondamentales : dans la première dimension, les agents se distribuent selon le volume global du capital, toutes espèces confondues, qu'ils possèdent ; dans la deuxième, selon la structure de ce capital, c'est-à-dire selon le poids relatif du capital économique et du capital culturel dans l'ensemble de leur patrimoine ; dans la troisième, selon l'évolution dans le temps du volume et de la structure de leur capital. »

(ou du moins considérés comme tels). Si l'on veut décrire avec davantage de précision le champ social corse de la fin du XIX^e siècle, il est nécessaire de s'interroger sur la façon dont est composé ce capital politique. Bien entendu, il intègre un capital institutionnel (influence que l'on tient de la proximité avec certaines personnalités politiques, voire religieuses). Mais il comporte aussi une autre composante, à savoir la capacité à faire usage de la force pour le compte de sa famille, de son « clan », de son parti⁸. En effet, la société corse du XIX^e siècle est loin d'avoir intégré l'idée selon laquelle l'État disposerait du « monopole de la violence physique légitime », comme l'écrivait Max Weber. Les raisons d'un tel état de fait sont diverses : poids de l'histoire (la conquête française ne date que d'une centaine d'années), institutions judiciaires souvent défaillantes ou manipulées par les partis, vendetta et banditisme qui en résultent...

Ainsi, compte tenu des différentes espèces de capital en vigueur au sein de l'espace social corse du XIX^e siècle, ce dernier pourrait être décrit comme composé d'un champ économique, d'un champ culturel, ainsi que d'un champ politique, ce dernier comprenant lui-même un sous-champ institutionnel et un sous-champ relatif à l'usage de la force. Sans oublier ce que Pierre Bourdieu (1996) appelle « le champ du pouvoir » et qu'il décrit ainsi :

Le champ du pouvoir (qu'il ne faut pas confondre avec le champ politique) n'est pas un champ comme les autres : il est l'espace des rapports de force entre les différentes espèces de capital ou, plus précisément, entre les agents qui sont suffisamment pourvus d'une des différentes espèces de capital pour être en mesure de dominer le champ correspondant⁹... (p. 56)

C'est sur ce « champ du pouvoir » que se forment et se remettent en question les équilibres, que se déterminent les « taux de change » (p. 56) entre les différentes sortes de capital.

⁸ Comme l'écrit Jacques Thiers, traitant d'une famille de notables du XIX^e siècle : « Les liens de parenté plus ou moins proches impliquent de nombreux devoirs dont l'hospitalité, l'assistance politique et l'aide guerrière constituent les plus marquants. » (Introduction aux *Memorie* de Francesco Ottaviano Renucci, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, p. xxvii). Le rôle joué par les « bandits » à l'occasion des élections constitue une manifestation habituelle des interférences entre champ des armes et champ politique. Parmi des centaines d'exemples, nous citerons la rencontre, en 1923, quelques temps avant les élections sénatoriales, entre François Coty et Nonce Romanetti, le « roi du maquis » : « il est important, pour tout homme qui ambitionne de jouer un rôle politique dans l'île, de s'attacher la neutralité, et peut-être même la bienveillance, de ce personnage incontournable. » (Sicard-Picchiottino, 2006, p. 164).

⁹ « Espace social et champ du pouvoir » (Conférence prononcée à l'université du Wisconsin à Madison, États-Unis, en avril 1989)

Le champ littéraire corse

Dans son ouvrage *Les règles de l'art*, Pierre Bourdieu décrit « la conquête de l'autonomie » comme « la phase critique de l'émergence du champ » (1998, p. 85). Le cas étudié par l'auteur est celui du champ littéraire français du XIX^e siècle, lequel a dû défendre son autonomie par rapport au champ politique. Dans le cas qui nous occupe, l'autonomie du champ se construit principalement à l'égard des deux champs littéraires français et italien. Santu Casanova, qui a fait du corse une langue d'imprimerie, ira au bout de sa logique, par exemple en traduisant lui-même en corse son œuvre héroïcomique *La morte e i funerali di Spanetto* initialement écrite en italien. Ainsi, la langue corse est bien la valeur essentielle de ce nouveau champ littéraire spécifiquement insulaire. De nombreux textes, en prose et en vers, lui seront d'ailleurs consacrés par tous les auteurs de l'époque. L'écriture en langue corse constitue la norme centrale du champ, reconnue par tous les agents qui y participent, norme à partir de laquelle le champ corse a pu « conquérir son autonomie ». Le champ accueillera rapidement de nombreux auteurs ayant la conviction que « le jeu mérite d'être joué », ce que Bourdieu appelle « *illusio* ». Ces auteurs mettront progressivement en œuvre des techniques et des styles spécifiques à cette nouvelle langue littéraire, et ce dans tous les genres, élaborant ainsi la « littéarité » (Jakobson, Casanova¹⁰) du corse. La littérature orale traditionnelle servira largement de base, particulièrement pour la poésie, désormais écrite et publiée (on pense notamment ici aux *voceri* et aux *serenati* qui, en accédant à la dignité de l'écrit, subiront évidemment de notables transformations). La littérature politique est créée par Santu Casanova (Jacques Thiers (2008, p. 79) a mis en évidence et analysé le « style » particulier élaboré par cet auteur¹¹). Le drame corse sera, pour sa part, « inventé » par Jean-Pierre Lucciardi, le roman par Dalzeto... Au fur et à mesure est construit et mis en œuvre un système de dispositions,

¹⁰ « On sait que la sociologie politique du langage n'étudie l'usage (et la "valeur" relative) des langues que dans l'espace politico-économique, ignorant ce qui, dans l'espace proprement littéraire, définit leur capital linguistico-littéraire, ce que je propose de nommer la "littéarité". [...] Une grande littéarité attachée à une langue suppose une longue tradition qui raffine, modifie, élargit à chaque génération littéraire la gamme des possibilités formelles et esthétiques de la langue. [...] Il y a donc [...] des effets proprement littéraires, liés notamment aux traductions, qui sont irréductibles au capital proprement linguistique attaché à une langue, au prestige lié à l'emploi d'une langue dans l'univers scolaire, politique économique... Cette valeur spécifique doit être radicalement distinguée (...) [des] indices de centralité d'une langue. » (Casanova, 2008, p. 38).

¹¹ L'auteur relève notamment que dans les textes de S. Casanova « les moyens linguistiques divers (du trait proprement corse à l'interférence caractérisée) sont entièrement subordonnés à l'effet que le polémiste entend produire. »

nécessaires aux agents pour participer à la répartition du capital littéraire au sein du champ (système de dispositions que Bourdieu désigne par le terme d'« habitus »). Mais cette autonomie ne se manifesterait pas seulement par rapport aux champs littéraires français et italien, mais également à l'égard du monde politique, perçu comme ayant conduit la Corse dans une situation de déchéance matérielle et morale vécue douloureusement. Aussi, dès la naissance de ce champ littéraire corse, les préoccupations politiques sont présentes (et pas uniquement dans les textes explicitement idéologiques). Toutefois — les écrits de Santu Casanova dans *A Tramuntana* en attestent —, c'est dans le jeu politique et électoral « traditionnel » — c'est-à-dire français — que l'on cherche à cette époque le « relèvement » de la Corse. Fernand Etori (1982) décrit les fluctuations de Santu Casanova dans ses engagements, lequel semble à « la recherche du “bon” député, honnête homme qui saura faire entendre à Paris la voix de la Corse. » Cependant, « en cas de succès, l'inévitable déception est à la hauteur des espoirs imprudemment formés¹² » (p. 395). F. Etori précise que Santu Casanova « s'enthousiasme d'ailleurs aussi vite pour les doctrines que pour les hommes » (p. 395). Ainsi, dans la première phase ayant suivi la création du champ littéraire corse (celle dominée par S. Casanova), s'il y a bien « articulation entre les champs » littéraire et politique (Bourdieu, 1998, p. 91), le champ politique corse est — dans une large mesure — déterminé par les débats animant le champ politique français. Il faudra attendre 1914 pour assister à une refondation du champ politique corse à travers l'introduction du débat sur le rapport de la Corse à la France¹³.

La refondation du champ politique corse et son articulation avec le champ littéraire

Avec l'unique livraison de la revue *A Cispria* (1914), débute la refondation du champ politique corse. C'est dans ce petit volume que l'on trouve une phrase encore souvent citée de nos jours, qui, rappelant le passé de la Corse, annonce aussi — et surtout — l'ouverture du débat sur son avenir : « *A Corsica ùn hè micca un dipartimentu francese : hè una Nazione vinta ch'è hà da rinascè !* » (p. 2) (La Corse n'est pas un département français : c'est une Nation vaincue qui va renaître !). Mais les fondateurs de *A Cispria*

¹² Fernand Etori évoque notamment le soutien sans réserves, en 1912, de Santu Casanova à Paul Doumer. L'année suivante, il devait en dénoncer la « trahison ».

¹³ La question de l'autonomie, et même de l'indépendance, ont certes été évoquées auparavant, mais de manière marginale.

(X. Paoli et J.-T Versini), s'ils posent clairement le rapport de la Corse à la France, présentent également la langue et la littérature comme un élément primordial de la personnalité nationale¹⁴. Pour la première fois, l'articulation entre « champ littéraire » et « champ politique » est clairement affirmée dans une perspective de renaissance nationale. Après la sanglante parenthèse du premier conflit mondial, ce schéma se précisera. Durant l'entre-deux-guerres, le débat sur l'avenir de la Corse sera mené de façon constante, concomitamment dans les espaces politique et littéraire. En ce qui concerne le champ politique insulaire, sa configuration avait été bouleversée par l'irruption de la question nationale corse, constituant dorénavant un objet central du débat public. Les partisans du maintien de la Corse dans le giron français ne pouvaient éviter d'y participer. Ils furent contraints de s'affronter aux autonomistes de *A Muvra*, particulièrement actifs, et même de répondre aux prétentions italiennes sur la Corse, il est vrai peu relayées dans l'île. Dans ce débat, les intellectuels animant les différentes revues en langue corse tenaient une place essentielle. Il en résultait dès lors une faible autonomie du champ littéraire par rapport au champ politique, une plus faible « capacité de réfraction¹⁵ » de la part du premier, s'agissant des luttes se déroulant dans le second¹⁶. Il ne faudrait cependant pas en conclure que le comportement des agents animant le champ littéraire était mécaniquement déterminé par les enjeux politiques : même si le « coefficient de réfraction » (Bourdieu) n'était pas élevé, une certaine autonomie existait à l'égard du champ politique. Il suffit de prendre connaissance des critiques littéraires (notamment les notices de l'anthologie de Hyacinthe Yvia-Croce dans son édition de 1929-1931) pour se rendre compte que les considérations esthétiques prévalaient souvent sur les proximités politiques. Par ailleurs, le monde de l'édition avait — comme partout ailleurs et à toutes les époques — son propre fonctionnement. Or, la force de frappe éditoriale de l'organe consistait *A Muvra* pesait de tout son poids dans le champ littéraire : Maïstrale¹⁷

¹⁴ Voir « *Una razza senza letteratura* », [Une race, une ethnique, sans littérature] dans *A Cispria*, p. 1.

¹⁵ « Le champ exerce un effet de réfraction (à la façon d'un prisme) : c'est donc seulement à condition de connaître les lois spécifiques de son fonctionnement (son "coefficient de réfraction", c'est-à-dire son degré d'autonomie) que l'on peut comprendre les changements (...) qui surviennent par exemple à l'occasion d'un changement de régime politique ou d'une crise économique. » (Pierre Bourdieu, « Pour une science des œuvres » (Bourdieu, 1996, p. 68).

¹⁶ Le choix des formes linguistiques n'était pas lui-même dénué d'arrière-pensées politiques. Si *A Cispria* proclamait l'indépendance à l'égard du toscan (« Entre deux formes également usitées nous optons pour celle qui s'éloigne le plus de l'italien. »), *A Muvra* jugeait cette attitude étriquée ! (Fernand Etori, 1982, p. 399).

¹⁷ Anton Dumenucu Versini (1872-1950). Publiciste et auteur de langue corse.

attendit que sa production ait été publiée pour consommer la rupture avec Petru Rocca et *A Muvra* ! Observons par ailleurs que l'autonomie des champs corses à l'égard des champs français était particulièrement large, les problématiques spécifiquement insulaires ayant pris le pas sur les questions hexagonales. Dans l'île, la littérature de langue française elle-même était envahie par la question nationale. Quant à celle de langue corse, elle devenait un enjeu politique...

Les luttes agitant le champ littéraire corse

Nous venons de voir que le champ littéraire disposait dans l'entre-deux-guerres d'une faible capacité de réfraction des déterminations externes, notamment de celles provenant du champ politique. Toutefois, l'appropriation du « capital symbolique¹⁸ » propre à ce champ littéraire demeurerait un objectif important, non seulement pour les auteurs en tant que tels, mais également pour les sensibilités politiques. En un mot, les profrançais refusaient de laisser aux autonomistes le monopole de la langue et de la culture corses. C'est la raison pour laquelle on assista à la création de revues littéraires concurrentes. Ainsi, face au « corsisme » et à l'engagement autonomiste de *A Muvra*, sera créé *L'Annu Corsu*, se réclamant du très modéré « cyrnéisme », lequel prétendra se cantonner au militantisme culturel régionaliste. On se rend compte, à la lecture des premiers numéros de ces revues, que leur objectif n'est pas de défendre une école littéraire ou un point de vue esthétique, mais bien une position politique quant à l'avenir de la Corse. Ainsi, la première livraison de *L'Altagna* (1925) s'ouvre sur une « Presentazione » (présentation) signée par son directeur, Dumenicu Carlotti, qui finit par ces mots : « *Nè antifrancese, nè antitaliana, l'Altagna è còrsa di nome e di virtù.* » (p. 6) (Ni antifranaise, ni anti-italienne, *l'Altagna* est corse de nom et de vertu). Bien que dans sa présentation D. Carlotti prétende que le seul objectif de cette nouvelle revue soit « d'encourager le développement des lettres corses », on ne peut manquer d'observer, quelques mots plus loin, qu'il s'agit en définitive d'œuvrer à « la gloire et à la consolation de la Corse¹⁹ ». Ces deux mots, « gloire » et « consolation », renvoient clairement à la

¹⁸ « J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception, des principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est-à-dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré. » (Bourdieu, 1996, p. 160).

¹⁹ « *a gloria e u cunsolu di Cirnu* » (*L'Altagna*, 1925, p. 6)

question politique, le premier trahissant la volonté d'exalter le sentiment national corse, le second constituant une allusion au bilan, considéré comme désastreux, de la domination française...

S'agissant des structurations — parallèles — des champs littéraire et politique corses de cette époque, on observera naturellement un raidissement des positions, au fur et à mesure que se préciseront les menaces annonçant la seconde guerre mondiale. Dans les premiers temps du *Primu Riacquistu*, on voit des auteurs provenant de milieux sociaux et politiques souvent éloignés contribuant conjointement à la création d'un champ littéraire corse, destiné avant tout à servir un objectif politique, à savoir défendre une identité corse fragilisée²⁰. Le champ s'organise ensuite autour de la norme commune (l'écriture en corse). Des réseaux se forment, notamment autour de *A Muvra* (revue et maison d'édition). On assiste à des « transferts de capital symbolique » (Bourdieu, 1999, p. 3), à travers l'édition (notamment lorsque *A Muvra* ou *L'Annu Corsu* décident de publier un auteur²¹), ou encore la paratextualité (quand, par exemple, un poète reconnu dédie une pièce à un autre, pratique très courante dans ce champ). Au cours des années 1920, la concurrence littéraire et politique fait rage, particulièrement entre *A Muvra* et *L'Annu Corsu*, même si certains auteurs publient dans les deux revues, ne souhaitant pas prendre part à ce qu'il faut bien appeler un conflit. Lors de la décennie suivante, on assistera à une aggravation des tensions. *L'Annu Corsu* renoncera jusqu'à son titre, devenant *L'année Corse*, abdiquant ce faisant sa position sur le champ littéraire corse et opérant une sorte de suicide symbolique, ultime et pathétique expression de son loyalisme français. *A Muvra* sera pour sa part interdite le 3 septembre 1939, jour de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne.

Avec le déclenchement de la seconde guerre mondiale, le champ politique corse se trouvait à nouveau bouleversé : le combat national (« autonomiste ») était disqualifié à travers un amalgame le confondant avec l'irrégentisme

²⁰ Dans le cadre de notre thèse de doctorat, nous avons recueilli, auprès de proches d'animateurs de ce mouvement, un certain nombre de renseignements sur l'état d'esprit des auteurs en question. Malgré les choix opposés de ces derniers au cours de la guerre (on y trouve aussi bien un résistant comme Simon Vinciguerra qu'un irrédentiste tel Bertino Poli), on relève 100% de réponses positives à la question suivante : « Considérerait-il la langue et la littérature comme une arme (ou un instrument) pour défendre l'identité corse ? ».

²¹ « L'éditeur est celui qui a le pouvoir tout à fait extraordinaire d'assurer la publication, c'est-à-dire de faire accéder le texte et un auteur à l'existence publique... ». Bourdieu (1999) évoque « un transfert de capital *symbolique* (analogue à celui qu'opère une préface) qui est d'autant plus important que celui qui l'accomplit est lui-même plus consacré, à travers notamment son "catalogue"... » (p. 3)

(lequel n'avait jamais cessé d'être extrêmement marginal dans l'île). Quant au champ littéraire corse, il était dévasté. Sur le « champ du pouvoir » (Bourdieu) — cette sorte de bourse où se déterminent les « taux de change » entre les différentes espèces de capital — la valeur du capital littéraire de langue corse s'était effondrée. Ce dernier subissait le contrecoup du discrédit frappant *A Muvra*, accusée de collusion avec l'ennemi italien. Il faudra attendre les années 1970 et le second *Riacquistu* pour voir l'idée nationale renaître de ses cendres et le champ littéraire corse sortir de sa longue léthargie.

Du second *Riacquistu* à nos jours

Nous avons observé précédemment que la littérature apparaissait, dès la création du nouveau champ littéraire, comme un instrument destiné à défendre la langue et l'identité corses. Le passage à l'écrit était accompagné d'une volonté — explicitement formulée — d'« instituer » la langue, à la différence de ce que l'on pouvait observer en d'autres lieux. Ainsi, Patrick Sauzet (1989) fait remarquer qu'il arrive « que l'écriture occitane, au lieu d'instituer la langue, se déploie au contraire dans la non institution », ajoutant :

Peut-être faudrait-il mieux dire : s'efforce de gommer les effets instituants du passage à l'écriture. C'est en gros le statut de l'écriture revendiquée comme patoisante. (...) Cette écriture se refuse le besoin et le pouvoir d'instituer la langue. Elle minimise son opération de manière à se contenter de ce que la diglossie, si elle interdit l'institution de l'occitan, légitime la pratique de la langue, pourvu qu'elle reste à sa place. C'est donc une écriture qui tend à se confondre, à s'identifier à la parole. (p. 18)

Il s'agit là du phénomène que Philippe Gardy désigne par le terme d'« oraliture ». La démarche des auteurs corses se situe aux antipodes de ce phénomène : les fondateurs de la revue *A Cispra* (1914) écrivent qu'Homère et Dante ont davantage mérité de leur patrie que les guerriers grecs et italiens, que Racine et Corneille ont davantage œuvré à l'unité française que toute la dynastie des Capet... Dans cet esprit, ils en appellent à la constitution d'une « pléiade » d'auteurs insulaires (p. 1). Les fondateurs de ce champ littéraire de langue corse écrite pouvaient-ils exprimer plus clairement leur volonté d'instituer la langue ?

Malgré les graves difficultés rencontrées du fait du contexte historique, ce champ littéraire se révéla un instrument essentiel de résistance face à la situation diglossique imposée par les autorités politiques et administratives

françaises. En outre, il permit l'accumulation d'un capital littéraire, dont témoignent les différentes anthologies. Enfin, il donna à la langue corse une littérarité qui lui faisait défaut jusqu'au xx^e siècle.

Après une période souvent qualifiée de « traversée du désert », qui court de la fin de la seconde guerre mondiale aux années 1970, un second *Riacquistu* apparaîtra. Comme le premier, il aura une double nature, culturelle et politique ; comme le premier, il donnera une place majeure à la langue et à la littérature. Le problème politique corse — dont la question linguistique constituait naturellement un aspect essentiel — était à nouveau posé. Différentes phases de négociation se succédèrent entre les élus corses et Paris. Ainsi, plusieurs statuts institutionnels furent octroyés à l'île depuis le début des années 1980, consacrant un certain nombre d'avancées. En matière linguistique, à côté de dispositifs relevant notamment du secteur éducatif, les autorités territoriales corses, pourvues de pouvoirs renforcés, ont estimé devoir conforter le champ littéraire de langue corse, et ce par différents moyens : aides à l'édition, prix spécifiques... Au cours de la nouvelle mandature de l'Assemblée de Corse ouverte en 2010, une académie²² a été créée par la Collectivité Territoriale de Corse, laquelle a notamment pour mission de contribuer au développement du champ littéraire de langue corse à travers différentes manifestations. À titre d'exemple, notons l'organisation par l'Académie, en octobre 2013, du premier colloque scientifique international en langue corse — avec traduction simultanée —, dont le thème était la littérature de la Résistance lors de la seconde guerre mondiale²³. Sous l'éclairage de cette illustration, on mesure l'importance du champ littéraire, ce dernier contribuant puissamment à conforter la place symbolique du corse, ce qui légitimise de nouveaux usages, notamment publics, de la langue minorée. À travers le rôle des institutions à cet égard, on constate ici l'importance des relations entre champ politique et champ littéraire. Par ailleurs, on assiste dans l'île à des « transferts de capital symbolique » (Bourdieu) entre champ littéraire de langue française et champ littéraire de langue corse. On citera à cet égard les efforts de Jérôme Ferrari, lauréat du prix Goncourt 2012, lequel met volontiers sa notoriété au service du corse, soutenant les auteurs s'exprimant en langue vernaculaire²⁴. On observe ainsi aujourd'hui, dans le domaine littéraire, l'élaboration de

²² *Accademia corsa di i vagabondi*. Observons que dans le même temps, un statut de coofficialité français-corse a été demandé à Paris par l'Assemblée territoriale.

²³ Colloque « *Resistenza è machja literaria* » (Résistance et maquis littéraire) des 16 et 17 octobre 2013, à Corti.

²⁴ Il traduit lui-même des textes corses en français, notamment ceux de Marcu Biancarelli.

nouvelles stratégies visant au dépassement du conflit linguistique, tant de la part des acteurs culturels que des pouvoirs publics infra-étatiques.

Références bibliographiques

A CISPRÀ, mars 1914, *Antologia annuale* (ouvrage collectif), Marseille, Imprimerie ANT GED.

BOURDIEU P., 1996, *Raisons pratiques*, Paris, Éditions du Seuil.

BOURDIEU P., 1998 [1992], *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.

BOURDIEU P., 1999, *Une révolution conservatrice dans l'édition*, Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 126, n° 126-127.

CASANOVA P., 2008 [1999], *La république mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil.

ETTORI F., 1982, « Quand souffle la Tramuntana », dans F. PAMPONI, *Le Mémorial des Corses. La présence française : 1796-1914*, Tome 3, Ajaccio, p. 388-395.

L'ALTAGNA (ouvrage collectif), Septembre-Octobre 1925, Bastia, Stamperia Piaggi.

MARCHETTI M., « Niccolò Tommaseo et Salvatore Viale à l'épreuve de la modernité », dans *Niccolò Tommaseo et la Corse, Actes du colloque international tenu à l'université de Corse les 3 et 4 mai 2005*, Textes réunis par M. CINI, Corte, Università di Corsica, 2006.

SAUZET P., 1989, « La diglossie : conflit ou tabou ? », dans *La Bretagne linguistique*, vol. 5, p. 7-40, consulté sur

http://www.univ-montp3.fr/uoh/occitan/une_langue/res/TXT_SAUZET.pdf

SICARD-PICCHIOTTINO Gh., 2006, *François Coty. Un industriel corse sous la IIIe République*, Ajaccio, Albiana.

THIERS J., 1997, « Introduction », *Memorie 1767-1842*, Mémoires de Francesco Ottaviano Renucci, Ajaccio, Éditions Alain Piazzola.

THIERS J., 2008, *Papiers d'identité(s)* (nouvelle édition, augmentée), Ajaccio, Albiana.

YVIA-CROCE H., 1929, *Anthologie des écrivains corses*, Ajaccio, Stamperia di A Muvra.